

L'essai, cette passion du sens

Trois essais sur l'insignifiance de Pierre Vadeboncoeur / *Le Désir et le pouvoir* de Naïm Kattan

Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, L'Hexagone, 1983, 119 p.

Naïm Kattan, *Le Désir et le pouvoir*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Constantes », no 42, 1983, 210 p.

Robert Vigneault

Number 31, Fall 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39977ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigneault, R. (1983). Review of [L'essai, cette passion du sens : *Trois essais sur l'insignifiance* de Pierre Vadeboncoeur / *Le Désir et le pouvoir* de Naïm Kattan / Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, L'Hexagone, 1983, 119 p. / Naïm Kattan, *Le Désir et le pouvoir*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Constantes », no 42, 1983, 210 p.] *Lettres québécoises*, (31), 65–68.



L'ESSAI, CETTE PASSION DU SENS

Trois essais sur l'insignifiance

de Pierre Vadeboncoeur

Le Désir et le pouvoir

de Naïm Kattan

J'ai d'abord été fasciné par les *Trois essais sur l'insignifiance*¹. Heureusement qu'il est donné au critique, facilement distrait, selon le goût du jour, par le miroitement des «surfaces textuelles», de lire de temps en temps de ces oeuvres dont les énoncés vous frappent de plein fouet. L'écriture des *Trois essais* s'inscrit dans la foulée des écrits introspectifs des *Deux Royaumes*². Mais, plus vive encore, comme exacerbée, éclate cette passion du sens, aiguillon de l'essayiste, cette «énorme faim de culture» (p. 12), laquelle, je l'aurais parié, se trouve encore contrariée par la «modernité». La coupure épistémologique ne m'ayant pas encore guéri du tremblement idéaliste, je suis donc sorti ébranlé de la lecture de ces *Trois essais*. En dépit des sérieuses réserves que j'émettrai ci-après, je tiens à souligner avec quelle force ce livre tourne autour d'une attitude plus que jamais essentielle: ce souci passionné du sens, perpétuellement sollicité, sans doute, par les détournements du désir, mais de façon plus insidieuse, peut-être, à l'époque du *divertissement* technologique. Les missiles MX prolifèrent et cet écrivain nous tient le langage de «l'âme»! Retour aux vieilles lunes? Qu'est-ce que l'âme?, dirait Ponce Pilate. La voici à fleur du vécu, «d'expérience immédiate» (p. 44): «(...) espérance, chagrins, sourire intérieur, émotion divine,

musicalité. Elle n'a communication qu'avec ce qui peut toucher.» (p. 112) Ailleurs, ce sera le désir d'une femme qui, en se purifiant, suscitera «l'âme» (pp. 45-47). Ou la magie d'une musique: «l'andante de la deuxième sonate pour piano de Mozart» (pp. 45-46). Veine d'écriture toute simple qu'on a le plaisir de retrouver, à l'occasion, dans ce livre, et qui rappelle les meilleures pages d'*Un amour libre* et des *Deux royaumes*: le polémiste dépose un moment les armes et se détend enfin...

**PIERRE
VADEBONCOEUR**

TROIS ESSAIS
SUR
L'INSIGNIFIANCE

L'HEXAGONE

J'ai donc lu, d'une traite ou presque, ces *Trois essais*. En oubliant de respirer, ce qui en dit long... Pour me rendre compte, après coup, que je m'étais engagé une fois de plus dans une pensée d'essence dualiste. La dualité, ici, était de taille; elle constitue, en fait, le thème idéal ou le centre affectif de ces trois essais. La passion du sens entraîne, en effet, l'essayiste à dresser massivement non seulement le sens contre l'insignifiance, louable revendication, ai-je dit; mais, du même souffle, un continent entier contre l'autre: l'Europe, patrie de la culture et de la civilisation, contre la «sauvagerie» ou «barbarie» (au choix!) américaine; ou encore, plus précisément, la France, terre de prédilection, contre les U.S.A., paradigme de «l'inculture». J'ai vécu en France, cinq ans ou presque: la beauté du pays, les raffinements de l'esprit et de la table, un certain art de prendre le temps de vivre m'ont laissé un souvenir inoubliable. New York — problème d'atomes crochus — ne m'attire pas. Tout de même, les choses peuvent-elles être aussi tranchées? Tant d'objections viennent d'emblée à l'esprit. «Barbarie américaine»? Nazisme et fascisme ne sont pas, que je sache, d'origine américaine. Et le rêve de domination mondiale, ou impérialisme, il a été anglo-saxon, espagnol, français même, avant d'être américain!

D'où le soupçon que le polémiste n'ait glissé dans les ornières d'une pensée antithétique qui simplifie brutalement la réalité. Le procédé est d'autant plus manifeste, ici, que chacun des trois essais s'appuie sur un référent précis, lequel s'avère n'être, en fait, qu'une référence lorsqu'on constate le travail étonnant de la fiction dans le discours de l'essai. Ainsi, selon le témoignage même de l'énonciateur (p. 35), le propos du premier essai, *La Parabole du néant* aura été déclenché par la lecture du roman de James Cain, *The Postman Always Rings Twice*³, auquel j'ai tenu à me référer afin de discerner la relation entre la référence culturelle et le commentaire. Or, comme il arrive couramment dans le registre introspectif de l'essai (ici mâtiné de polémique), le texte de Cain n'est qu'un prétexte, et le roman est bientôt dévoré par la fiction de l'essai. Rien à voir, donc, avec le type de l'essai critique: une lecture attentive du roman, références à l'appui, révélerait que l'interprétation de l'essayiste est sinon inacceptable, du moins très discutable. Je me limiterai à quelques observations majeures. Tous les personnages du roman de Cain, sans exception, sont enveloppés dans une réprobation vraiment hyperbolique, dont voici un échantillonnage (non exhaustif): «fantoques sordides» (p. 37), «spirituellement stupides» (p. 16), «humanité méprisable» (p. 38), «société de misérables» (p. 39), «faune malfaisante» (p. 41), «dévotés ignares» (p. 42). Or, pourvu qu'on veuille bien dépasser la lettre de la morale convenue, Frank (le vagabond) et Cora (la putain mal mariée), protagonistes du récit, apparaîtront comme des humains disgraciés, des malchanceux de l'existence plutôt que «des exemplaires plus ou moins dégénérés d'humanité» (p. 24). Des «miserables», si l'on veut, mais au sens étymologique du mot: des êtres dignes de pitié. La sympathie qu'inspirent ces personnages, quoi qu'en pense l'essayiste (pp. 17-18), n'est pas qu'un *ethos* ou l'impression subjective d'un lecteur mais se trouve motivée par des signaux textuels précis.

Ces «miserables», bien sûr, inspirent aussi l'horreur et le dégoût: je ne cherche pas à justifier le meurtre! Mais le sexe et la violence autorisent-ils pour autant à décréter l'absence complète de la pensée (pp. 14, 36) ou du «moindre débat» (p. 40), «l'indifférence morale absolue» (p. 28), l'«insignifiance radicale» (*ibid.*)?



«Nulle part, de l'ange» (p. 33), se plaint l'essayiste, et pourtant, «dans la brute assoupie un ange se réveille», c'est le poète des *Fleurs du mal* qui l'atteste. Chez ces «damnés de l'ignorance» (p. 14), l'amour se fraie malaisément, mais sûrement, un chemin. Avec même des moments de poésie, de transcendance! Exemples: le jeu des amants dans les vagues⁴. Ou encore, après le procès et l'acquittement, cette évocation par Cora de leur amour — «(a) beautiful mountain» — qui se serait dégradé parce que la «justice» humaine les aurait entraînés à se trahir mutuellement.⁵ (En fait, il semblerait que pour Cain le vrai péché ne soit pas le meurtre, mais la trahison.) Le sentiment maternel de Cora me paraît s'exprimer de la façon la plus authentique, tout autant que l'approfondissement de leur amour, après le mariage: «Kisses with dreams in them.»⁶ J'ai été surtout frappé par cette belle image de plongée sous-marine, avec son symbolisme de régénération:

*I looked at the green water. And with my ears ringing and that weight on my back and chest, it seemed to me that all the devilment, and meanness, and shiftlessness, and no-account stuff in my life had been pressed out and washed off, and I was all ready to start out with her again clean, and do like she said, have a new life.*⁷

Pathétique, à mon avis, le souci de Frank, à la fin du roman, qui, dans l'au-delà quel qu'il soit, voudrait revoir Cora, morte tragiquement, pour la convaincre de son (indubitable) bonne foi; pathétique aussi l'appel qu'il adresse au lecteur, avant de monter à l'échafaud:

*Here they come. Father McConnell says prayers help. If you've got this far, send up one for me, and Cora, and make it that we're together, wherever it is.*⁸

«Les «honnêtes gens» ne mouillent pas à la grâce», au dire de Péguy. Si Camus a pu être fasciné par ce roman, comme l'affirme l'essayiste, je ne serais pas étonné que l'absence de cette «peau de morale» des bien-pensants y fût pour quelque chose, sans parler de la technique romanesque de Cain qui a le don d'imprimer au récit un élan vertigineux. Alliage peu conventionnel, sans doute: la sympathie faisant ménage avec le dégoût et l'horreur. Ou plutôt, à la réflexion, non: véritable type universel: nous sommes tous, au fond, peu ou prou des *miserables*.

À mon avis, dans *La Parabole du néant*, l'essayiste aura donc largement extrapolé:

Je n'ai jamais lu de livre qui, plus que celui-ci, m'ait conduit outre à ce qu'il était comme oeuvre littéraire. Qui ait montré plus de vide. Dont le vide ait eu plus de sens en traduisant une absence de sens. Et qui, finalement, m'ait paru, quoique avec retard et peut-être arbitrairement, comme un événement négatif digne de mention dans ce siècle et comme un reflet de la négativité de l'Occident. (p. 34)

Pourtant, mon observation manquerait de pertinence, s'agissant d'un essai de type introspectif (et non critique), si le roman de Cain ne servait de maîtresse «pièce à conviction» (p. 18) pour dénoncer l'insignifiance foncière d'un continent qui est bien un peu le nôtre, après tout! C'est pourquoi je n'ai pas résisté à l'envie de lire, à mon tour, un si rare document. Force m'est de constater que la lecture de Cain n'aura servi qu'à réactiver, chez l'essayiste, des hantises antérieures au texte, déjà discernables, par exemple, dans *Les Deux Royaumes*⁹.

Réflexion faite, je passerai très vite sur *Le Panthéon de porcelaine*, où l'essayiste prend à partie, cette fois, la sculpture de Judy Chicago, *The Dinner Party*. Je n'ai pas vu cette sculpture, et n'en connais que les deux livres que l'artiste a publiés pour illustrer son propos.¹⁰ Mais un fait m'a impressionné: il aura fallu cinq ans de recherches historiques et d'expériences artistiques intenses, poursuivies

par une équipe nombreuse et enthousiaste, pour aboutir à la création de cette monumentale Cène féminine. Je ne peux m'empêcher de penser qu'en réduisant cette oeuvre d'art à une propagande féministe de stricte observance, soit à l'*insignifiance*, l'essayiste ne rend pas justice à un projet qui, si l'on en croit les textes de Judy Chicago, était d'ordre humaniste et mystique, justement. Enfin, pour abrégé mon propos, je ne dirai rien du troisième essai, *Les Coups de feu de l'arbitraire*, où, à partir de la référence à un *happening* new-yorkais relaté par Julien Green, on retrouve, pour l'essentiel, l'argumentation des deux autres.

J'ai rarement éprouvé, avec autant de malaise, l'ambiguïté fondamentale de l'*essai*: en relation de référence avec le monde, ayant même l'air de tenir un discours de vérité, ce genre d'écrit n'en est pas moins d'essence littéraire, donc autotélique et fictionnel. La partialité connotative à l'essayiste peut être parfaitement recevable et même constituer un atout, comme l'a bien remarqué Gilles Marcotte:

Les essayistes (...) sont des amateurs, au grand sens du mot, qui vont à ce qu'ils aiment, les livres amis, et leur imprimant, comme le dit Adorno, «la forme de (leurs) questions». Et parfois le livre interrogé risque de n'être pas vu dans sa totalité, d'être réduit à un thème privilégié, un seul trait, qui correspond à ce que cherche l'essayiste, comme cela se produit pour les romans d'André Major dans le livre de Pierre Vadeboncoeur Les Deux Royaumes; mais si ce trait est assez profondément gravé nous en apprendrons peut-être plus, ou nous serons provoqués à en apprendre plus sur l'oeuvre, que par une étude complète, détaillée.¹¹

Sauf que si le «trait» en question est meurtrier au point de réduire une oeuvre d'art au néant de l'*insignifiance*, une telle partialité, à moins d'être vraiment fondée sur «une étude complète, détaillée», peut paraître irrecevable.

Le désir et le pouvoir

Ce qui est en cause, ici, c'est une certaine approche du réel, une vision: voilà ce que m'aura révélé la lecture d'un autre essai, *Le Désir et le pouvoir*, de Naïm

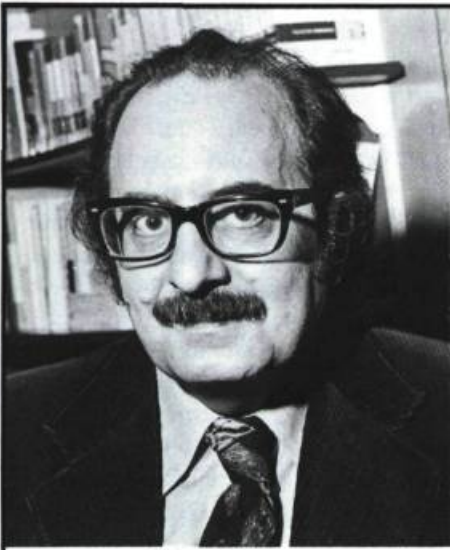


Kattan¹². Livre résistant, qui ne se laisse pas cerner par les questions de «la pensée unidimensionnelle dont nous sommes tous plus ou moins directement issus, et qui rêve à l'unité sous la forme de l'unique»¹³. Pas ici de couplages antithétiques, de duels de concepts qui s'entrechoquent. Ou plutôt, le couplage existe chez Kattan, et même de façon frappante: *le réel et le théâtral, la mémoire et la promesse, le désir et le pouvoir*, et, en préparation, *le repos et l'oubli*, mais il répond à une volonté de dialectiser sa pensée, de la mettre à l'*essai*, au contact du concret. Ainsi le mot-clé *désir* (selon le sémantisme arabe et biblique, la distance s'abolit entre le mot et la chose): cette force vitale aveugle, aux virtualités indéfinies, peut aboutir à l'être ou au chaos, selon qu'elle est (ou non) assumée par un certain contrôle, le *pouvoir*, lui-même polyvalent, puissance de vie ou de mort. Tout comme Vadeboncoeur, mais dans une tout autre perspective dialectique, c'est la passion du sens qui inspire Naïm Kattan. Au départ, l'énergie brute du désir, qui témoigne de l'absence de sens dans le monde: tout dépend de ce qu'il adviendra de ce «surgissement aveugle de la vie» (p. 10). Dans ces pages souvent très belles, insondables comme le mystère même du réel, l'essayiste va à la rencontre des manifestations inépuisables du désir qui se révèle comblé, épanoui, ou tristement fourvoyé dans l'anarchie. Ce livre pourrait être sans fin, comme les avatars — couronnement ou leurres — du désir: sexe, art, religion, corps, jeu, amour. Une fonction éminente, capitale, est attribuée à l'art,

«l'héroïque entreprise et la pathétique tentative pour doter le désir et donc la vie d'un sens» (p. 25). (J'ai trouvé paradoxal, effectivement, que, dans *Trois essais sur l'insignifiance*, la perte du sens soit illustrée par l'*art*: un roman, une sculpture). C'est l'oeuvre écrite que l'écrivain privilégie ici, en s'attachant à quelques grandes figures désirantes de la littérature universelle: Schariar et Schéhérazade, Don Quichotte, Macbeth, Emma Bovary, Faust, Gargantua. Dans *Espace et temps du désir*, la littérature canadienne (québécoise et canadienne-anglaise) est l'objet d'un éclairage inédit grâce à l'ampleur de la vision. Le dynamisme du désir, qui imprègne tout être, de l'instinct à l'esprit, peut donc pleinement s'épanouir dans l'*art*, et aussi dans la (vraie) *prière*, dans le *service* librement assumé, ou dans l'*amour* ouvrant sur le partage ou l'altérité consentie.

Mais le désir est protéiforme, rappelons-le. Le sens est toujours à faire (ou à refaire). Le désir peut se vivre dans une plénitude exaltante, par exemple dans l'enchantement de l'*art*, mais il peut aussi se consumer stérilement, ou engendrer la mort et le chaos. Nous sommes aux prises avec «une civilisation basée sur le détournement du désir» (p. 56). Ces déplacements sont imprévisibles, insidieux, profondément aliénants. Exemples: le pouvoir technologique, conquête admirable en soi, tend malencontreusement à nous pousser dans le train d'engrenages de la production-consommation, hypnotisés que nous sommes par les leurres d'un imaginaire préfabriqué «qui se donne les allures d'une expression collective, alors qu'il élimine toute expression individuelle» (p. 44). Le goût de l'aventure spatiale représente une spectaculaire manifestation du désir, à laquelle on ne saurait refuser une entière positivité, sauf s'il advenait qu'il fût détourné et annexé par une volonté de puissance tyrannique. Quelles énergies désirantes sont aussi drainées par des idéologies destructrices ou par les fanfares de l'organisation militaire! Enfin, dans la solitude des salles obscures, le désir, réduit à dévorer des yeux une morne théorie de partenaires sexuels, *imagine* un assouvissement qui se consume dans la frustration.

Vadeboncoeur et Kattan: deux visions, deux approches du réel. Pour l'intelligentsia québécoise, marquée direc-



Naïm Kattan

tement ou pas par la doctrine aristotélico-thomiste régie par les principes d'identité et de contradiction, le sens est d'emblée perçu comme un donné, dépôt sacré qu'il suffit et importe de conserver et de faire fructifier. Pensée très dogmatique, que les pédagogues du cours classique, il n'y a pas si longtemps, avaient imaginé de fixer en vingt-quatre thèses qui, pour l'éternité, seraient les phares de notre vie spirituelle. Ces vénérables énoncés sont peut-être tombés en désuétude, mais il nous en est resté, ce me semble, un esprit qui tend à s'imposer au réel. Au lieu que la pensée de tradition orientale et biblique, à la différence même d'une certaine orthodoxie religieuse occidentale, s'avance vers l'exploration du réel: le sens est à trouver, la vérité à faire; même la Parole sacrée ne devient intelligible qu'au contact du concret, dans l'appropriation personnelle.

Deux visions, deux écritures aussi. Ce qui durcit encore le *point de vue* de Vadeboncoeur, c'est l'esprit *polémique*, soit le pouvoir conceptuel visant à soumettre le réel. Cela se voit jusque dans les aspérités lexicales et syntaxiques d'une écriture hautement performative, les ménagements ou le style modalisé de certaines transitions ne faisant que mieux ressortir les assertions agressives, tranchantes. L'écriture de Kattan — il lui faut composer, on le sent parfois, avec une langue d'adoption — serait plutôt lisse, par l'absence, justement, de ces arêtes coupantes qui signalent la performance polémique. Aucune hostilité, aucun refus, aucune opposition dualiste entre l'Occident et l'Orient, mais consentement plutôt à la vie multiple, à l'univer-

sel qui est à la fois «communauté et différence». L'effacement de l'énonciateur, surtout dans les essais de la première moitié du livre, donne lieu à un type d'essai *cognitif* et, à la limite, *absolu*: la présence du sujet de l'énonciation tendant au degré zéro, celui-ci n'est plus que le truchement d'un discours qui parle à travers lui, celui de la vie accédant à la conscience. Les *mots-choses* font l'effet de têtes chercheuses, à l'affût du réel, capables de modifier au besoin leur trajectoire vers l'objectif. Vif contraste avec la structure duelle du propos central des *Trois essais*, où les mots sont sollicités par le concept qui fige le réel en catégories nominalistes; où la pensée prend prétexte du texte (ou de l'oeuvre) d'autrui pour se fabriquer une auto-justification: ainsi *pré-occupée*, rivée au Même, réitérant son refus de l'Autre, se condamnerait-elle dramatiquement à ne pouvoir évoluer? Le ton de toute cette polémique contre l'âme américaine est si uniformément grave! Certes l'Amérique a ses défauts, aussi voyants que les néons de Broadway. Pourquoi ne pas tenter une thérapeutique de l'humour? □

1. Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, L'Hexagone, 1983, 119 p.
2. *Id.*, *Les Deux Royaumes*, Montréal, L'Hexagone, 1978, 247 p.
3. Three Novels by James M. Cain, *Cain x 3, The Postman Always Rings Twice, Mildred Pierce, Double Indemnity*, with a new introduction by Tom Wolfe, New York, Alfred A. Knopf, 1969.
4. James M. Cain, *op. cit.*, p. 25.
5. *Ibid.*, p. 74.
6. *Ibid.*, p. 95.
7. *Ibid.*, p. 96.
8. *Ibid.*, p. 101.
9. Pierre Vadeboncoeur, *op. cit.* Voir surtout *Éclairages, Modernité, L'oeil saint, Ce que je leur dirais*, où l'on retrouve la noble passion du sens dont j'ai parlé, moins le schématisme de l'opposition Europe/U.S.A.
10. Judy Chicago, *The Dinner Party. A symbol of Our Heritage*, Anchor Books, Anchor press / Doubleday Garden City, New York, 1979, 256 p.; *Embroidering Our Heritage. The Dinner Party Needlework*, 1980, 288 p.
11. André Brochu / Gilles Marcotte, *La littérature et le reste (livre de lettres)*, Montréal, Les Quinze, 1980, p. 161.
12. Naïm Kattan, *Le Désir et le pouvoir*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. «Constantes», no 42, 1983, 210 p.
13. André Brochu / Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 81.

Porte ouverte

TRAVAUX DE BASE

Première étape du projet *Corpus* d'éditions critiques

Lancé le premier septembre 1981, grâce à une importante subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, le *projet Corpus d'éditions critiques* comporte, dans sa première phase, dix-huit textes à éditer. Il réunit trente-trois chercheurs et associés de recherche ainsi que, pour des durées variables, une dizaine d'assistants de recherche et près de vingt-cinq assistants-étudiants. C'est un projet présenté et administré par l'Université d'Ottawa et auquel participent les six universités suivantes: Laval, McGill, Montréal, Sherbrooke, Université du Québec à Montréal, Université du Québec à Trois-Rivières. Il est dirigé par un comité de trois membres, (Roméo Arbour, coordonnateur, Jean-Louis Major, coordonnateur associé, et Laurent Mailhot), qui s'est adjoint un comité éditorial (consultatif) de dix universitaires.

Dès le début de la mise en forme du projet, il a fallu résoudre deux problèmes: l'étendue à donner au domaine littéraire et le choix des oeuvres à éditer. L'orientation actuelle de la recherche et la pratique de l'enseignement nous ont incités à étendre nos choix jusqu'aux oeuvres qui décrivent notre pays, la vie de ses premiers habitants et l'implantation d'une colonie française, oeuvres que nous appelons «Écrits de la Nouvelle-